

# Parlez les morts !

Catherine Schmoor

Je ne suis même pas sûre d'en avoir parlé à Papa avant d'y aller.

C'était la période la plus noire de ma vie. Je ne savais plus quoi faire pour desserrer l'étau qui m'empêchait de respirer jour et nuit.

Je revois un interminable trajet en bus vers une banlieue lointaine où je n'avais jamais mis les pieds ; mais à la réflexion, je dois confondre avec d'autres trajets, d'autres banlieues où je me suis rendue depuis, et il y en a eu un sacré paquet.

Papa m'avait prise dans ses bras et bercée, « ne pleure pas comme ça, Manon, tu es jeune et tu as la vie devant toi, ça va s'arranger, tu vas voir ; le temps va passer, tu vas l'oublier... », et je m'étais détachée de lui comme une furie, et je m'étais ruée dans ma chambre en claquant la porte.

Ce dont je me souviens avec certitude, c'est l'aspect à la fois luxuriant et minable des petites villas de banlieue aux jardins en fleurs. C'était le printemps, un printemps froid. J'étais arrivée longtemps avant le début de la séance, alors j'ai fait un tour dans le quartier, le long des rues étroites et désertes, entre les petites maisons bricolées, parées de cerisiers, de jonquilles, de haies bruissant de merles, qui les rendaient presque belles.

J'avais repéré la villa dont il s'agissait, grâce au panneau représentant le mage, accroché à la grille d'entrée. Une file de voitures stationnait le long du trottoir, leurs passagers attendant à l'intérieur. C'est à cause d'eux que je suis partie me balader : eux aussi m'avaient repérée, je sentais leurs regards fixés

sur moi derrière les pare-brise. Je ne voulais pas de leur curiosité morbide, et encore moins qu'ils me voient pleurer.

À quatorze heures pétantes la grille s'est ouverte et j'ai vu de loin les occupants des voitures s'en extraire et affluer vers l'entrée de la villa, beaucoup de petits vieux soutenant d'encore plus vieilles qu'eux, éclopées sur leurs béquilles. Il y avait aussi des quinquagénaires ou même des quadras, un peu plus alertes, mais avec une sale tête quand même. J'étais de très loin la plus jeune. Ils se retournaient pour me voir, me lançaient des regards peu amènes. Je baissais les yeux, hésitante. J'aurais très bien pu tourner casaque ; je ne l'ai pas fait.

À côté de la grille, une grande femme aux courts cheveux teints en roux, au visage très maquillé, saluait chacun d'un coup de tête, indiquait sans se lasser, « faites le tour du bâtiment et montez l'escalier, je vous prie ».

À la queue leu leu, nous avons suivi un petit chemin de briques rouges qui menait vers l'arrière de la villa ; je revois vaguement une pelouse d'un vert acide ; un escalier aux balustres blanches ; une grande pièce vitrée, avec des chaises, une trentaine ou même plus, qui tournaient le dos aux fenêtres et faisaient face à une très longue table garnie de fauteuils. Sur les murs défraîchis, des portraits du mage, des chromos aux couleurs suaves à souhait, bleu éthéré, mauve vieille dame, marron frangé d'or. L'auguste visage s'y multipliait sous une forme anoblée, idéalisée : face carrée au large front, aux profonds yeux noirs, au menton volontaire. Seule dans un recoin, une reproduction du daguerréotype que j'avais vu sur Internet rétablissait son véritable aspect, mâchoire rude, front bosselé, yeux tombants.

Sous ce daguerréotype se trouvait un haut pupitre désuet, sans doute hérité du mage en personne. La grande femme rousse a pris place derrière. Elle s'est mise à nous apostropher rudement, en brandissant de vilaines petites brochures :

« Pensez à acheter nos livrets ! Vous êtes là pour parfaire votre éducation ! »

La salle s'était remplie, les chaises étaient presque toutes prises. Ça reniflait, ça chuchotait, des litanies presque inaudibles, des listes de

récriminations, financières entre autres, bien plus que les dialogues d'âmes endeuillées. Pas un seul des fidèles n'a fait mine d'avoir entendu la grande femme rousse. Renfrognée, elle a balayé la salle du regard ; a vu que je l'observais et m'a foudroyée en retour ; est descendue de son pupitre et nous a distribué des papiers, « pour ceux qui voudraient rentrer en contact avec leur défunt ». Puis s'est dirigée vers une porte latérale, « les médiums finissent de se préparer. Patientez, je vous prie ».

Sur le photocopie il fallait marquer son nom ; celui du défunt qu'on voulait invoquer ; le lien de parenté qu'on avait avec lui ; la date et la cause de sa mort.

Je tremblais en écrivant mon nom, puis celui de Raphaël. J'ai marqué que nous étions fiancés, ce qui n'était pas la vérité officielle (on s'en foutait tous les deux des fiançailles), mais la vérité de mon cœur à ce moment-là. J'ai dû prendre une profonde inspiration avant d'écrire « mort dans un accident de moto, le 6 janvier dernier ». Puis je suis allée déposer mon formulaire avec les autres, dans le panier disposé au centre de la grande table.

Il me semble bien que nous nous sommes levés lorsque les médiums ont fait leur entrée. Je revois avec certitude un homme blond et gris, moustachu ; une petite femme ronde aux cheveux clairs, aux énormes lunettes qui lui mangeaient la moitié du visage ; une autre, brune et chic, dont la présence m'a étonnée, elle ressemblait à une prof de fac. Je ne me rappelle plus des autres. Il y en avait beaucoup : quand ils ont tous été assis autour de la grande table, certains nous tournant le dos, il n'y avait plus un seul siège de libre.

Dans l'assistance pas un bruit, pas un mouvement.

La femme rousse au visage dur nous les a présentés. Je n'ai retenu aucun des noms qu'elle a énumérés et, même si c'était le cas, je ne les mentionnerais pas.

L'homme blond et gris siégeait au milieu, c'était lui le grand chef ; bien sûr elle ne l'a pas présenté comme ça. Elle lui a laissé la parole. Il s'est adressé à nous sans nous regarder, avec une prononciation monotone, endormante ; je ne me souviens plus de ce qu'il nous a dit, si ce n'est qu'il nous a présenté un

livret aussi hideux que les autres, qu'il avait eu l'honneur d'écrire lui-même et qui coûtait dans les vingt euros. Il nous a vivement recommandé de l'acheter.

Après quoi il s'est ajusté sur le crâne un serre-tête surmonté d'une courte antenne trapue ; il nous a expliqué, avec le plus grand sérieux, que cette antenne allait l'aider à mieux capter les messages des esprits.

J'ai hasardé un regard de biais vers mes plus proches voisins : visages hermétiques, sans un sourire, ils fixaient tous le grand chef. J'ai baissé les yeux en vitesse en me mordant les lèvres, en le rebaptisant illico du nom de Commandant Cousteau, et c'est ainsi que je l'appelle encore aujourd'hui.

Commandant Cousteau, à son tour, a cédé la parole à la petite femme ronde ; elle allait nous transmettre un message de l'au-delà, un message de la plus grande importance, le message d'un esprit invoqué lors de la séance précédente et qui n'avait réussi à venir qu'aujourd'hui.

Je me suis raidie sur ma chaise, la gorge serrée ; c'est pour cela que j'étais venue. Pour savoir si on pouvait vraiment. Recevoir des messages de l'au-delà. Si les morts pouvaient parler encore, rien qu'une fois.

La petite femme s'est longuement concentrée, les yeux fermés, levant au ciel sa petite bouille tragique. Un filet de voix s'est échappé de ses lèvres, une plainte lente, languissante, qui montait vers le plafond en volutes tarabiscotées, dodues comme les ectoplasmes des photos sépia que j'avais contemplées sur Internet, et qui n'avaient pas suffi à me retenir de venir.

Personne ne mouffait dans la salle. Roides comme des piquets, mes voisins semblaient entrés en catalepsie. Immobile moi aussi, je sentais mon espoir idiot se briser, s'écouler lentement à l'intérieur de moi.

« Je vous remercie... Je vous remercie d'être venus... J'ai tellement peur... Je ne sais pas où je suis... Je suis entourée d'autres que je n'arrive pas à voir et qui me font peur, tellement peur... Oooooohhh, ne me laissez pas, je vous en prie, ne me laissez pas ! »

Mes poils se sont dressés sur ma nuque. La petite dame avait une voix de tragédienne grand cru, il fallait lui reconnaître ça. Elle a repris, dans un crescendo savant :

« Ne me laissez paas ! Ne m'oubliez paaas ! Revenez me voir ! Je vous en priiee... »

Long soupir caverneux. Silence. La communication était coupée. Autour de moi, mes voisins se sont remis à respirer. Certains étaient tout près d'applaudir, je le sentais à leur façon de s'ébrouer précautionneusement, de soulever leurs mains puis de les croiser étroitement dans leur giron.

Commandant Cousteau a observé une minute de silence, histoire de laisser son public se remettre de cette grosse émotion. Il a sobrement remercié Sarah Bernhardt, a donné la parole au suivant. Le panier aux suppliques était vide, une pile reposait juste devant lui et il les compulsait tout en annonçant la suite, les annotant brièvement et les transmettant, d'un geste presque invisible, aux autres médiums assis autour de la table.

Je ne me souviens plus du visage du médium suivant, mon attention a tout de suite été happée par la petite femme aux cheveux gris qui, au premier rang, s'était redressée comme un ressort à l'appel de son nom. Je ne sais même plus qui elle était venue rechercher là, un mari, un frère ou un ami. Très vite elle s'est mise à sangloter et sa voisine l'a prise dans ses bras, une femme plus grande, plus forte, au beau chignon blond. Je les regardais toutes les deux. Je n'aurais pas aimé être à la place de la petite dont tout le monde observait le chagrin sans rien dire, à l'exception du médium qui, de sa voix monocorde, a débité sans pitié son message jusqu'à la fin.

Commandant Cousteau a t'il perçu cette fausse note ? Il a redonné la parole à Sarah Bernhardt ; elle avait de très bonnes nouvelles pour deux autres dames, dans la salle, qui revenaient pour la troisième fois. Leur morte, apparemment, était en pleine forme et pétait le feu dans l'au-delà. Il faut dire que la chère disparue avait été une femme de bien, ouverte au surnaturel, et qui avait beaucoup beaucoup prié durant toute sa vie. En tant que très bonne élève, elle n'avait pas le moins de l'autre monde eu peur, quand les esprits s'étaient approchés d'elle pour la guider vers son Créateur. Toute guillerette, elle annonçait aux deux dames que ce n'était pas la peine de revenir. Elle allait très bien et les guiderait de là-haut, croix de bois, croix de fer ; si elles

n'étaient pas tranquilles, elles pouvaient toujours acheter un ou deux des saints manuels par précaution, et tout irait comme sur des roulettes.

Commandant Cousteau a appelé le médium suivant et en un instant j'ai perdu mon sourire narquois : Raphaël avait un message pour Manon.

J'étais tétanisée. Mon cœur cognait à se rompre contre mes côtes. Grande Femme Rousse me fixait, j'en avais nettement conscience - et il me semblait, du coup, que tous les regards se dirigeaient vers moi comme autant de flèches.

C'est Prof de fac qui était chargée du message.

Elle parlait d'un ton si sévère que je n'ai d'abord rien compris à ce qu'elle racontait.

« Je ne vais pas bien, disait Raphaël par l'entremise de sa voix pète sec, pas bien du tout. Je n'ai jamais eu la foi et je n'ai jamais prié, comment m'y mettre maintenant ? C'est très difficile. C'est peut-être même trop tard pour moi. »

J'étais vissée sur ma chaise, rouge et hébétée, et je ne pouvais rien dire. J'avais l'impression que Prof de fac me giflait, méthodiquement, mot après mot, en dressant ce portrait de mécréant en déroute qui correspondait si peu à Raphaël. Je m'en voulais à mort, d'être venue là pour qu'on souille son nom, sa mémoire - lui qui était doux et tendre et qui aimait la vie, qui n'avait jamais fait de mal à personne. Qui avait fait du bien à beaucoup de monde autour de lui, à commencer par moi. J'étais au bord des larmes.

J'ai jeté un coup d'œil dans la direction de Grande Femme Rousse. Elle s'était ostensiblement détournée, écoutait Prof de fac en levant bien haut le nez, bras croisés sous sa forte poitrine. Elle a senti mon regard. Un léger sourire a déformé ses lèvres et pour le refouler elle s'est mise à promener la pointe de sa langue à l'intérieur de ses joues, je voyais nettement la boule obscène saillir et se déplacer sous la peau. Je l'ai regardée fixement, refusant d'écouter plus longtemps Prof de fac. Gênée, elle s'est balancée d'un pied sur l'autre, et pour finir m'a carrément tourné le dos.

À présent je bouillonnais de rage et de haine. J'aurais voulu partir en courant, faire un scandale. Je n'ai pas osé.

Je ne me souviens plus du reste de la séance, seulement du grand final, un trio de sœurs assises côte à côte, toutes bâties sur le même modèle costaud et sans chichi. Un des médiums venait de décrire leur père comme un homme probe, mais de peu de foi, dont les actes valaient mieux que les paroles.

« Mais c'est faux, Papa n'était pas du tout comme ça !

- Il était très pieux, il nous traînait sans arrêt à la messe !

- C'en était même barbant quelques fois ! »

Avec un plaisir innommable, j'ai vu Commandant Cousteau faire machine arrière toutes, son antenne vibrant d'appréhension contre son crâne dégarni. Plus il les exhortait au calme, plus elles se déchaînaient. Autour de moi des gens ont commencé à se lever, bouche pincée, narines serrées comme si une terrible odeur de soufre s'était répandue dans la pièce - et c'était le cas, un pet du Diable à asphyxier les rombières. La noble séance virait à la débandade, je les aurais embrassées, ces trois sœurs qui avaient eu le courage que je n'avais pas eu, et qui me délivraient de la suite.

Grande Femme Rousse, voyant venir le pire - la sortie sans ventes, sans fidélisation des apeurés s'est mise à glapir, « Pensez à acheter nos livrets ! Vous avez vraiment beaucoup à apprendre ! »

Je passais juste devant le pupitre où elle s'époumonait, et je n'ai pas pu me retenir : je lui ai fait un doigt d'honneur, plein de toute l'énergie rageuse emmagasinée en deux heures, à me taire et à supporter la leçon que j'étais moi-même venue chercher là.

Ma rage a duré tout le trajet du retour, puis toute la soirée, et les jours qui ont suivi. En un sens, cette rage dure encore, c'est elle qui m'a portée toutes ces années. J'ai annoncé à Papa que je ne deviendrais pas expert-comptable, que je ne reprendrais pas son cabinet. J'ai trouvé des petits boulots à droite et à gauche, le temps de réfléchir, de passer le concours de l'école d'infirmières, d'enchaîner les cours, les stages, les examens, la fatigue et les doutes, et la souffrance, et le chagrin.

Ce chagrin aussi dure encore. Le pire, c'est que Papa, en un sens, a eu raison : j'ai oublié Raphaël, ou plutôt j'ai beaucoup de mal à m'en souvenir tel qu'il était lorsque nous vivions ensemble. Cela me fait trop souffrir.

Seuls, me restent : sa douceur et la trace qu'elle a laissée en moi ; les chants des merles au printemps, la montée de la floraison qu'il aimait tellement observer ; et, parfois, son reflet sur le visage d'un jeune homme en sale état, qu'on amène sur un brancard aux Urgences, et que je tente désespérément d'arracher au néant.

## **L'auteure**

Catherine Schmoor est née à Paris et vit à Lyon.

Elle aime écrire depuis qu'elle sait tenir un stylo, elle écrit surtout des nouvelles. Histoires tirées du quotidien, des passants anonymes, des choses croisées dans la rue, drôles ou tristes c'est selon. Et souvent les deux à la fois.

Elle aime Baudelaire et Cortazar, Jean Rhys et Annie Ernaux, Richard Brautigan et Clarice Lispector. Et beaucoup d'autres.

Elle a publié deux nouvelles sur le site nouvelle-donne.net, plusieurs autres dans des recueils collectifs à l'occasion de concours (Albertine Sarrazin, l'Encrier renversé)